DISCOURS DU 15 AOUT 2019

En hommage aux Commandos d'Afrique ; en commémoration du 75ème Anniversaire du Débarquement de Provence

Mesdames et Messieurs, chers, si chers, Commandos d'Afrique.

Quel bonheur, quel honneur, de nous retrouver en ces jours d'insouciance, de vacances pour la plupart de nos compatriotes, au cœur de l'été - synonyme d'engourdissement de la mémoire - pour nous rassembler à l'occasion de la commémoration d'un moment fort de notre pays. Marquant pour notre village. Pour célébrer la grandeur, la noblesse, le souffle puissant de ces grands Héros qui furent les libérateurs de notre Commune, voilà 75 ans, projetés en fer de lance du Débarquement de Provence dans la nuit du 15 août 1944 ! Temps précieux. Instant de grâce !

Quelle image magnifique, inaltérable, que celle de la liberté retrouvée, en cet endroit précis, entre les soldats de l'Armée d'Afrique qui la leur redonnaient, et les villageois de notre Cité, venus acclamer leurs sauveurs. Tous drapeaux tricolores dehors. Ainsi que nous leur rendons hommage aujourd'hui, avec une admiration intacte et une gratitude infinie.

Quelle émotion, aussi, que de côtoyer en ce jour anniversaire, les survivants de cette épopée lumineuse, ces géants de la reconquête de notre pays occupé, ces rescapés d'une mission suicide, et qui portent toujours haut dans leur cœur, la ferveur pour ce drapeau si chèrement défendu, comme ils arborent fièrement leur uniforme et leurs décorations, autant que le souvenir de leurs compagnons tombés les premiers au combat, sur cette terre de France : Texier, Guillemot, Ben Ali, Moyet, Ghouti, Beaulier, Miloud, Jouvenceau, Lemaire, Nardeux, Pancrazi, Poussard... qui reposent côte à côte à la

nécropole du Rayol, comme leurs frères d'armes gisant au tombeau de la Fossette, Thorel, Ben Bark, ou au Carré Militaire du Lavandou, Ruisi, Degrelle, Kinnoudi et Mappo. Disparus dans l'assaut, mais que leurs compagnons d'armes portent tous avec eux, en eux, jusqu'ici, parmi nous, dans toute leur gloire, comme ils témoignent du sacrifice des membres de leur unité, tués au combat.

Tombés pour la France.

Assurément, ils sont tous aujourd'hui parmi nous, aux côtés des leurs ; aux côtés de Pierre Velsch, de Charles Leca et de Robert Chiazzo.

Quel privilège, pour nous tous, d'admirer des légendes vivantes. Des âmes féroces et implacables dans l'enfer des combats. Des âmes belles, dans le courage, dans la vaillance, comme dans le don de leurs jeunes vies.

Gloire à eux. A eux tous.

En ce 15 août. Dont l'assaut du Cap Nègre, pour nous Lavandourains, est le symbole.

Ce moment-là, ce 15 août, ce 15 août 1944, les Commandos l'attendaient depuis une éternité !... Depuis 1 an déjà !. A 18 ans, ou presque, l'impatience est une évidence. D'autant, lorsqu'il s'agit d'accomplir la grande aventure de leur vie. « La promesse de l'aube ». De libérer la France. Et qu'il y a déjà 2 mois, le corps expéditionnaire anglo-américain leur a grillé la politesse. En Normandie.

Ils voulaient être les premiers. Ils s'étaient engagés pour cela et ils le seront pour le débarquement de Provence.

Eux de la force Roméo, à l'extrémité Ouest de l'opération « Dragoon », lancée dans la nuit, pour la mission périlleuse dont aucune unité spéciale ne voulait, et que leur Chef, Georges Régis Bouvet, avait réclamée et finalement obtenue – après d'âpres

discussions au Quartier Général Allié de Naples, comme un privilège : celui de se faire tuer en premier sur le sol de Provence.

Car pour le Commandant du « Cirque Bouvet » c'est bien un honneur qui est accordé à ses Commandos d'Afrique, de se sacrifier pour la libération de la France, autant que pour assurer le succès d'une opération de débarquement toute entière, hypothéquée par le rayon d'action des canons ennemis qui dominent la Méditerranée, tapis sous les mètres de béton armé, menaçants et inexpugnables, même des bombardements les plus précis et les mieux nourris. Un objectif de choix !

Entassés dans les LCA, agrippés aux poignées des « Rubber boats », les Commandos éprouvent tout à coup le vertige de leur destin. Ils ressentent le poids décisif de leur mission... Eux, « les têtes brulées», les « risque-tout » rompus à toutes les techniques de combat, aux pénétrations nocturnes derrière les lignes ennemies, au maniement des explosifs comme à la neutralisation au couteau des sentinelles qu'on égorge ; eux, qui sont réputés ne faire aucun prisonnier sur le champ de bataille ; eux, les tueurs de la nuit... les « sans pitié » ni état d'âme, ils éprouvent soudain, à l'approche de l'objectif, cet étrange mélange de l'exaltation d'en découdre avec l'ennemi, de lui infliger une défaite cuisante, et de peur, aussi, de voir leurs jeunes vies foudroyées dans l'assaut majeur, avant d'avoir accompli leur devoir... Autant que du sens, immense, de ce que l'on attend d'eux.

Cette mission impossible, ils l'ont comprise comme elle a été conçue... par le Général Giraud, probablement. Qui savait l'importance stratégique, comme la difficulté d'enlever la position, pour s'être évadé de France à quelques kilomètres de là, sur la plage de la Fossette, à bord du Séraph. Il y a moins de deux ans : le 6 novembre 1942.

Frapper vite et fort, en plein cœur de la cuirasse, comme un coup de poignard dans le flanc ennemi, là où on les attend le moins... justement, parce que ce coup-là est irréalisable, inimaginable, sauf pour des soldats d'élite, prêts à prendre tous les risques.

La France leur a donné rendez-vous. Celui du dépassement. Cette nuit. La France et le drapeau. Dont le sort est soudain entre leurs mains. Et pour ces Hommes-là, le drapeau français « c'est quelque chose ». Et dans quelques heures, se jouera aussi le destin des 400.000 hommes du corps expéditionnaire, dont une majorité de français, lancés contre les 250.000 soldats allemands du Sudwalle. Le sort aussi, des 2120 navires qui croisent au large, et qui seront à la merci des batteries du Cap Nègre, et d'une pluie d'obus, s'ils échouent.

Ces canons, ils sont venus les détruire. Ils doivent les réduire au silence. Sinon, ce sera un carnage.

Que de chemin parcouru, depuis un an à peine, pour ces jeunes engagés volontaires, devenus soldats d'exception, et promis cette nuit-là à une mort certaine. Par une estimation « optimiste » de 90% de perte, faite par le Général Patch lui-même, Commandant en chef de la 7ème Armée Américaine... depuis le 11 aout 1943, lorsque le Général Giraud a signé la création du groupe des Commandos d'Afrique. Giraud qu'ils vénèrent et qui est en passe d'être effacé par De Gaulle, avait-il alors déjà en tête le plan d'attaque ? Et déjà imaginé de créer de toute pièce l'unité de choc pour l'engager ici ?. Probable.

Cette unité spéciale, ils l'ont rejointe à 3000 volontaires, venus répondre « présent » dès les premiers jours. Pour constituer une troupe hétéroclite portée par la soif d'aventure, autant que par l'appel au secours de la Patrie. Mais aussi, par leur volonté d'être l'Elite de l'Elite. Membres d'une unité qui ne renonce pas. Les Commandos qui triomphent ou qui périssent. « Semailles de sang, moissons de gloire ».

D'où qu'ils se trouvent, ils se sont portés volontaires : des corps francs dissous, des évadés de la France occupée, des « Douars » marocains et des villages tunisiens, de Kabylie et des communautés berbères du désert, des pieds noirs d'Oran, des quartiers juifs aussi... ils n'ont plus qu'une seule religion : la Patrie. Et même de Kouba, près d'Alger la Blanche, où 20 jeunes volontaires ont sauté comme

un seul homme dans le camion de recrutement, sur la place de l'olivier. Kouba, qui a donné ses enfants : Creusat, Fabre, Gener, Font, Hilaire, Marion, Munoz, Pastor, Ribert, Salord, Sestre... et un certain Pierre Velsch, cher Pierre Velsch, notre Héros, engagé à 17 ans ; tout comme Georges Bonnet, 16 ans 1/2, il a falsifié ses documents d'identité pour faire partie de l'équipée des « enfants de troupe »... comme on les surnomme, mais qui ne sont pas tous des enfants de chœur !

Tous, vibrent pour la France, tous, rêvent d'aventures et de gloire, « comme une envie de Mère Patrie » : ils seront exaucés bien au-delà de leurs espérances : ils avaient un idéal : ils vont conquérir le firmament des étoiles dans la sueur et dans le sang ! En route, vers Dupleix, Sidi Bel abbès, puis Staouéli, où 800 d'entre eux feront l'objet d'une implacable sélection au fil des exercices les plus terribles. Car il ne faut que les meilleurs pour affronter l'enfer.

Rien ne leur sera épargné. Les longues marches de nuit jusqu'à l'épuisement, le combat au corps à corps, les montées à la corde à la seule force des bras, la tyrolienne en franchissement des précipices, des descentes vertigineuses en rappel, la progression malgré les réseaux de barbelés sous le feu des mitrailleuses, le parachutisme, l'orientation à l'aveugle, le maniement des explosifs, les opérations amphibies... ces combattants savent tout faire. A la perfection. Y compris utiliser les armes « de prise ». Il ne restera que les plus aguerris, les plus rusés, les plus déterminés, pour former cette unité surentrainée et redoutable, qui va d'abord s'élancer sur Pianosa et prendre de vive force Calla Della Ruta malgré les éléments déchainés, puis « se faire les dents » sur l'Ile d'Elbe, où les 21 premiers commandos de choc sont tués à Marina di Campo.

Soudés, sous le fanion à voile latine et croissant Maure frappé de l'étoile chérifienne, ceux du « premier » de Ducournau, du « deuxième » de D'Armagnac de Castanet et du « troisième » de Rebillard sont désormais frères de sang. A la vie, à la mort.

Alors que les embarcations d'assaut approchent, tout devient limpide. Leur sort était déjà scellé ; depuis le 1er jour. Ils auraient dû

s'en douter, lorsque les Commandos ont été expédiés à Agropoli pour s'affuter sur une mission de débarquement nocturne sur des côtes rocheuses avec de l'escalade en final. Mais Bouvet leur avait laissé croire qu'ils seraient acheminés vers les Balkans avant de leur dévoiler leur mission secrète, le 13 août, sur la plage de Propriano. La déception, puis la « récompense ». Il leur faudra débarquer dans le voisinage du Cap Nègre, sous le couvert de l'obscurité, escalader le tombant sans aucune protection, détruire les pièces d'artillerie ennemie et tenir la position, sans aucun renfort, tout en bloquant la route côtière et en s'emparant de la hauteur de Biscarre.

En fait, il leur est ordonné de protéger tout le flanc gauche, durant l'assaut principal de Dragoon sur les plages de la Nartelle et de Cavalaire, et de neutraliser – quel qu'en soit le prix en perte humaine – les 3 canons de 155. Frapper fort, tuer un maximum d'ennemis, détruire le dispositif défensif. D'ordinaire, le baroud, ça leur va ! Mais là, l'objectif dépasse tout entendement.

Ils le savent à présent : le « vieux lion » est devenu fou. Bouvet a décidé une attaque frontale, sans préliminaire et sans aucune solution de repli. Personne, pour les récupérer. Ce diable de Bouvet, avec son inséparable casque Adrian des troupes motorisées et sa façon bien à lui de « couvrir » leurs virées nocturnes interdites, leurs coups de poings et leurs rixes avec les alliés, leurs chapardages incessants dans les stocks américains. De les protéger comme des enfants, de tous leurs écarts disciplinaires, parce qu'il sait que dans quelques heures, il leur demandera de réaliser l'impossible et les enverra à la mort. Et qu'ils l'accepteront. Sans la moindre objection.

Nuit noire. Mer d'huile. La Roméo Force est passée à l'action. Les 268 hommes du prince David, les 245 du Princess Béatrix et les 320 soldats du Prince Albert, ont parfaitement coordonné leurs forces.

En pointe, les 74 commandos amenés par le Capitaine Ducournau, ont été transbordés sur deux vedettes lance-torpilles. Puis se sont répartis à 3 milles du rivage, dans les LCA de 20 combattants, remorquant chacun, un Rubber Boat. A bord desquels, ils finiront l'expédition à la pagaie. Le silence. Le silence doit être parfait. Les

voilà, lancés dans la nuit, enfin. Propulsés vers l'inconnu. Serrés les uns contre les autres, dans les embarcations qui progressent presque silencieusement. Ils sont dans leur univers. Celui du silence et de l'obscurité. Nuit sans lune. Opaque. Propice aux coups de mains derrière les lignes ennemies, aux infiltrations, aux sabotages, aux raids éclairs. Nuit complice, de ces combats à 1 contre 100. Nuit protectrice de leur effet de surprise, sans lequel ils se feront tailler en pièce.

Comme en apesanteur, entre les éléments qui s'imbriquent, pour porter leur coup de force. L'eau d'encre, le littoral lugubre, le ciel tout juste parsemé d'étoiles. Jusqu'à leurs visages, revêtus du maquillage « de bal » comme leurs mains... ils se sont fondus dans le décor. Ils y sont chez eux.

Et si ce n'est le poids de leur paquetage, dont les brettelles scient les épaules, les explosifs et les munitions, les pistolets mitrailleurs prêts à entrer en action, leur projection serait presque une simple formalité.

Une simple promenade en mer, dans la fraicheur de la brise marine qui les garde éveillés au cœur de l'été caniculaire, avec les senteurs si familières des pins maritimes qui s'intensifient à leur approche. Si ce n'est qu'ils connaissent à présent les difficultés qui leur faudra franchir pour atteindre l'objectif, et le prix du sang qui leur faudra payer.

L'hésitation du barreur canadien ils l'ont devinée.

La nuit. Cette nuit protectrice va en fait jouer contre eux, et devenir leur premier obstacle. Trompés par une « légère » erreur d'azimut de 2 degrés. Balayés par un puissant courant, les chalands de débarquement s'égarent et s'éparpillent, à deux kilomètres à l'Ouest. Ducournau, qui essaie vainement de repérer les balises lumineuses vertes qu'aurait dû déposer le commandant Rigaud..., le seul à connaitre parfaitement le secteur avec De Leusse, et l'Enseigne de Vaisseau Britannique Johnson, ne parvient pas, non plus, à localiser la masse sombre du Cap Nègre.

L'aspirant Jeannerot prend du retard pour récupérer trois hommes tombés à la mer, puis accoste malencontreusement loin du but, à Aiguebelle ; pile devant une casemate allemande. Et à quelques minutes d'intervalle, le détachement de l'Adjudant-Chef Texier aborde le flanc Est du Cap Nègre, alors que Du Bellocq se pose sur la plage du Canadel et que Ducournau, encore lui, tenace, a toutes les peines du monde à convaincre le marin de virer par tribord.

Rien, non rien, ne fonctionne décidemment comme prévu. Leur unité est fractionnée. L'objectif introuvable. Il va falloir improviser et tenter à 35 ce qui était déjà improbable à 74. A la grâce de Dieu... Inch Allah ! Qu'importe le nom du Très Haut qui reste sourd aux invocations. Ils tomberont ensemble. Le Cap Nègre... si proche, et pourtant toujours invisible.

Pour Ducournau ce sera le Cap Nègre et rien d'autre.

Le marin allié l'a bien compris, car le canon d'un colt 45 posé sur la tempe se veut un langage universel. Même si, entre Alliés, ça ne se fait pas. Ce type ne plaisante pas ! Et même s'il est improbable qu'il lui loge une balle dans la tête, inutile de discuter une invite de cette sorte. Décidément, ces gaillards sont bien « des têtes brulées ».

Soudain, la forme pyramidale se dessine. C'est enfin l'éperon rocheux. Les hommes se transbordent dans les Rubber Boats, s'emparent des pagaies et rament avec précaution. Encore un effort. Il est très précisément 0h45 lorsque la petite troupe bondit et se déploie sur les premiers rochers de la pointe du Cap Nègre. On y est. Il n'est plus temps de changer de tactique, ni de se demander si les autres chalands suivent. On respire un bon coup et on s'élance. Depuis les brisants où les hommes se rassemblent, ces démons de la guerre devinent au loin le LCA qui se replie, trop content de s'en tirer à si bon compte.

C'est parti ! Ils vont trinquer... c'est sûr... Mais pas à l'anisette comme lors des fêtes de village ou au sortir des salles obscures du « Rex »

ou de « l'Elite ». Ni au vin rouge de leurs virées interdites dans les endroits peu fréquentables de l'Italie dévastée. Pour de bon !...

Les hommes se jettent au pied de la paroi, ils s'y fixent comme ils peuvent et reprennent instinctivement leur belle mécanique ; Tous leurs sens aux aguets.

La corde, elle est enfin là... elle s'est déroulée comme par magie jusqu'à eux. Daboussy a grimpé en premier comme un diable dans la saignée de roche et a réussi à l'amarrer sur un tronc d'arbuste providentiel.

Ils s'en emparent, l'un après l'autre, pistolet-mitrailleur Thomson ou Sten à la bretelle, alourdis par le paquetage des munitions et des précieux explosifs, pressés de s'affranchir silencieusement de ce long parcours du combattant qu'ils affectionnent, appliqués à rechercher à tâtons les prises sur la roche lisse, à chaque pause, la corde à pleines mains, à la seule force des bras, entre deux ressauts, et privés de tous moyens de riposter s'ils étaient repérés. Pour l'instant, ça se passe plutôt bien. Un peu trop bien même. Mètre après mètre, sans faire chuter la moindre pierre, dont le bruit risquerait de dévoiler leur présence, les commandos progressent

Personne ne peut imaginer, qu'à quelques dizaines de mètres d'eux, dans la bastide assoupie, ou un bien étrange repas vient de se dérouler, le propriétaire des lieux, le Commandant André Faraggi, a déjà neutralisé l'essentiel des officiers de la garnison allemande. Que le souper organisé en leur honneur, a viré à un curieux jeu de rôle : à la capture des convives : « Messieurs, vous êtes à présent mes prisonniers » s'est exclamé l'ancien aviateur de l'escadrille des cigognes. Avant d'entraver « les boches » qui n'en mènent pas large, puis de neutraliser le réseau de grenades et de lance-flammes automatiques disposés le long du chemin de ronde.

Formidable, ce Faraggi, que chacun imaginait en paisible retraité de l'aviation, reconverti dans la fabrication de gazogène, ou pire, en « collaborateur » habitué des agapes avec les gradés de la Kriegsmarine, alors qu'il œuvrait en fait, secrètement, pour les

Services Spéciaux et avait fait passer les plans des galeries défensives du Cap Nègre par le « tube » avec la complicité de l'abbé Hélin et du réseau de résistance lavandourain.

Admirable, cet agent secret... secret jusque dans la tombe, qui était le seul sur place, à connaitre la signification du message codé lancé à 19h15 : « Gaby va se coucher dans l'herbe » puis du second, « Nancy a le torticolis »... et enfin le troisième à 21h30 : « le chasseur est affamé ». L'heure H de l'opération Dragoon, à présent dépassée de 30mn.

C'est bien lui qui remplacera la croix gammée par le drapeau français sur le mât de la Bastide, dans les premières lueurs du jour, avec son petit Jean-Marie, ici présent.
La baraka ?... pas seulement.

Car c'est une autre aurore qui les surprend tous. Alors que les Commandos de Ducournau sont toujours rivés à leur cordage, d'un coup, c'est le plein jour avant l'heure.

Un claquement sec dans la nuit lourde, et la fusée éclairante rouge qui monte vers le ciel, puis qui descend lentement le long de la falaise. Puis en une seconde, ils sont repérés. Ils vont se faire canarder comme au stand de tir ! Les hommes s'immobilisent. Comme on le leur a enseigné. C'est leur unique chance de survie. Surtout, pas un seul mouvement. Ne pas tirer !... Comment le pourraient-ils ?... corps plaqués contre le rocher, suspendus dans le vide. Réduire l'ennemi silencieusement. Impossible. Trop tard ! Là-haut, sur le chemin de ronde, les cris des défenseurs, la curée est lancée ; les aboiements rauques des feldgraus, et sitôt les grenades qui pleuvent sur leur droite, dont les éclairs oranges, aveuglants, déchirent la nuit, qui dévalent dans les rochers et explosent tout au long de la paroi nue, et les gerbes de balles traçantes qui couvrent l'à pic. Comme un feu d'artifice.

Les cœurs battent plus fort encore ; ils vont tous y passer !

Et pourtant le déchainement les épargne, qui se reconcentre sur le flanc droit. En fait, pris de panique, les défenseurs allemands, polonais et arméniens, se tirent dessus.

A une centaine de mètres sur leur droite, ils ne peuvent non plus imaginer que Noël Texier qui avait lui aussi entrepris l'escalade avec son détachement de 9 hommes, a été lacéré par l'explosion d'une grenade à manche et qu'il expire sans un gémissement. Texier qui meurt sans même un soupir pour protéger la progression de ses camarades, et dont le corps retombe de rocher en rocher. Magnifique sacrifice qui va sauver tant de vies. Le premier mort, le premier héros de l'attaque du Cap Nègre et du débarquement de Provence. Mais pas le dernier ! Et alors que tous s'attendent à affronter leur dernière heure, si près de leur but, le silence qui retombe. Le silence et la nuit. Incompréhensible.

Contre toute attente, les allemands aux abois ont dû croire à une fausse alerte. La baraka qui les avait abandonnés est de nouveau avec eux... ou bien la Vierge Marie, si protectrice, dans cette nuit du 15 août.

Une impulsion sur le cordage, et les muscles tétanisés se remettent à l'escalade. La main de Daboussy, et Ducournau qui assure la position et s'engage déjà vers le second palier, sans même reprendre son souffle, pour déboucher au terme de 3/4h d'escalade sur un glacis pulvérisé par les bombardements américains du 12 août. 94 tonnes de bombes ont vainement ciblé la position. Ils le devinent plus qu'ils ne le voient, cet univers d'apocalypse. Ce n'est plus qu'un enchevêtrement de poutrelles et de ferrailles tordues, de cratères, de barbelés hachés, de rochers fracassés. Mais sur le dôme dévasté, se dessinent toujours nettement les silhouettes menaçantes et intactes des deux principaux blockhaus aux larges fenêtres de tirs en espalier inversé, flanqués de casemates « Regelbau » d'où s'échappent quelques traits de lumière électrique, permis par les portes blindées. Par chance, elles sont restées entrouvertes pour laisser rentrer l'air frais de la nuit et de la brise marine, jusque dans l'édifice de béton surchauffé. Ou les feldgraus et les servants des batteries se sont retirés après ce qu'ils croient

être une fausse alerte. Après avoir risqué de s'entretuer. La baraka toujours. Ce sera « comme sur du velours ».

Les Commandos se sont regroupés auprès de leur intrépide Capitaine. Ils localisent les gueules sinistres des canons qu'ils sont venus détruire. Ceux-là ne vont plus menacer bien longtemps l'armada qui approche, précédée par 250 navires de guerre.

Une tape sur l'épaule : les cibles sont réparties. C'est maintenant ! Chacun sait ce qu'il doit faire. Ces gestes, ils les ont tous répétés inlassablement. Ils les connaissent par cœur. Ils cisaillent les derniers réseaux de barbelés. Les sacs à dos vomissent leurs explosifs. Les bengalores sont assemblés.

Ducournau tout à coup, qui jaillit, qui s'élance et vocifère, qui les amène à l'assaut. « En avant ». « Sans pitié ». Les armes, toutes les armes crachent en même temps. Les fusils lance-grenades font merveille. Il faut profiter de l'instant de surprise. Leur faire croire qu'ils ont à faire à une armée entière, les terroriser ces « salauds de bôches », les prendre de vitesse et les tuer tous.

Pépion, Nardeux, Pancrazi, Daboussy, s'élancent vers les bunkers. A terrain découvert, pleinement exposés. Alors que l'équipe de protection est déjà engagée dans l'assaut.

Eux qui vont mourir dans quelques heures.

La course, comme des fauves. Ils s'adossent au bunker, se hissent jusqu'à l'échancrure, dans le déchainement du feu nourri des armes.

Ils enfilent les explosifs dans les canons. Il n'y en a plus que deux au lieu de trois. Et de 77, encore ! Tant pis. « Laisse-moi celui-là ». Deux secondes. Juste le temps pour se mettre à l'abri des gros rochers en contrebas. Les explosions simultanées sont assourdissantes, qui secouent les corps et déchirent les tympans. Et dans les volutes de fumées, sitôt la gerbe de feu éteinte, en un bond, les Commandos qui se ruent dans les boyaux de béton où l'éclairage blafard les aveugle. Ils tirent au jugé, sur les silhouettes qui courent, enjambent

des blessés qui se trainent au sol, les piétinent, terminent « le travail » au couteau de combat lorsque le couloir est trop encombré. Les balles ricochent contre les parois. Nuées de projectiles qui balaient tout sur leur passage, amoncellement de cadavres. Ils poursuivent les défenseurs dans les moindres retranchements. Jusqu'à l'Aspirant-Médecin Plancke, notre cher Jean Plancke, qui a laissé à terre sa musette des premiers secours pour faire aboyer son colt !

Un temps pour tout. Cher Colonel Plancke, sur la tombe de qui nous sommes allés nous incliner à Calais et dont nous nous souvenons tous du rire malicieux et formidable : « D'abord le plomb, ensuite la morphine... mais j'ai pu tout de même en soigner, en récupérer quelques-uns »...

En quelques minutes de corps à corps et de carnage, la position a changé de mains. Les Allemands, qui ont survécu à la poussée impitoyable, à la charge terrible, lèvent les bras. Ils se rendent.

Le silence est revenu, que ne trouble plus que le râle des allemands qui agonisent. Et ceux des Commandos qui ont été blessés par des tirs de riposte. Couverts de sang, on rafle les rations encore chaudes de l'ennemi : « l'exercice, ça creuse » se rappellent-ils. Et les Commandos d'Afrique devinent déjà les LCA du gros de la troupe de débarquement qui propulsent leurs 680 hommes sur la plage voisine.

Il est 1h53. L'assaut principal a été accompli en tout juste 1h. Pas le temps de s'en contenter. Il leur faut une victoire totale et une reddition complète. Faraggi qui les a rejoints avec les rescapés du détachement de Texier va s'y employer, alors que Jo Bonnet attaque la dernière casemate au lance-flammes. Diable d'Homme, sacré soldat, qui n'a alors que 17 ans ½.

Le jour se lève. Le grand débarquement peut commencer. Les navires tapissent la mer. Les canons déchiquetés ne leur feront plus grand mal. Et Bouvet qui n'en revient pas : son « cirque » a accompli une prouesse, un modèle d'assaut dans l'histoire militaire, un exploit

d'anthologie, qui ne compte que 12 tués lors de l'attaque et 37 blessés. Du beau travail que cette forteresse enlevée de vive force alors que les allemands dénombrent 300 tués, et que l'on rassemble 700 prisonniers dans leurs rangs.

En route vers le Lavandou, où le village entier s'est rassemblé pour accueillir ses libérateurs avec tant d'enthousiasme. Et d'incrédulité.

La voilà, la formidable aventure des Commandos d'Afrique ! Ici, au Lavandou.

Celle de jeunes soldats qui n'avaient pas même 18 ans, et qui allaient encore s'illustrer lors de la libération des otages de Bormes, de la prise des batteries de Mauvanne, de l'escalade à pieds nus du Fort du Coudon, et payer tellement cher leur intrépidité lors des combats des Vosges et de Cernay. Une unité décimée aux 2/3.

Ces hommes, les vivants et les morts, ces soldats, ils sont des Héros. Ce sont nos Héros. Aux visages tellement familiers, au fil de nos rencontres, chaque année, de moins en moins nombreux au rendez-vous de leurs exploits. Ces géants toujours animés par la même passion pour la France, unis par les combats, et par les morts de leurs frères d'armes. Et tous, partageant la même dérision pour leurs prodiges. « Nous avons fait notre travail, simplement, pas plus » dira le Commandant Bonin qui s'étonne de tant d'attentions.

75 ans après la Libération de notre village, de la Provence, de la France, que reste-t-il de leurs exploits ? Cette gerbe déposée sur la tombe du Colonel Plancke, celles que nous venons de lancer en mer, ou de placer sur les lieux mêmes de leur chemin de croix, cette statue qui grave dans la pierre l'héroïque escalade, cette salle dédiée à la mémoire des Commandos d'Afrique, où défile enfin le film reconstitué, en décembre 1945, de l'assaut mythique, par ses survivants ?

Que reste-t-il de l'exploit, grand, grandiose, de votre unité ?

Vos sourires, vos rires, votre fraternité de jeunes combattants toujours malicieux de vos 18 ans.

Et Jean Plancke qui rit jusque dans sa tombe, du pied arraché de Miara, déchiqueté par un tir « ami » d'un Thunberbolt.... Ce pied que « l'autre » réclame, car c'est le sien et il y tient, le bougre et qui reste introuvable, qui évoque avec la même hilarité de potache, avec les rires de Pierre Velsch en écho, les excès à boire de leurs permissions, les débordements de leur mascotte, ce bouc devenu incontrôlable, lorsqu'ils l'ont régalé de vin rouge : « on a dû l'oublier en Corse, impossible de le faire grimper jusqu'ici. Il a dû en faire des conquêtes là-bas !.... mais moins que nous... »

Et nous nous souvenons de Jo Bonnet, au regard bleuté d'un Paul Newman, impeccable dans son uniforme de commando, qui extrait son colt 45 de l'étui de cuir et le claque fièrement sur le guéridon du café, poussant même la provocation à en extraire le chargeur complet à balles blindées : « celui-là personne ne viendra me le prendre, ou alors... » en guise d'avertissement de l'éternel garnement qui appuie son regard pétillant d'un grand éclat de rire - « on leur a flanqué une de ces trouilles ! » impressionnant et magnifique, éternel adolescent de 17 ans « et demi »... « et demi », précisait-il.

Et tant d'autres, hilares du bon tour joué aux allemands, tous, beaux de leurs prouesses de soldats, lumineux de leurs sourires, magnifiques de leur modestie et touchants de leur autodérision.

Quel panache. Quelle grandeur. Quel génie dans cette troupe disparate venue de « l'autre côté ».

Pour nous libérer et mourir, pour se dresser, arme à la main, et pour vaincre, pour nous tous.

Mais encore, au-delà de ces rires, d'engagés tout juste sortis de l'enfance, l'exemplarité d'Hommes grands, de géants, qui ont offert leurs jeunes vies. D'Hommes debout à jamais, jusque dans le tombeau, pour illustrer ce qu'il y a de plus noble dans l'humanité. Leur courage, leur engagement, leur sacrifice, pour une cause, la plus belle, jusqu'au bout de leurs forces, jusqu'au bout de leur rêve, pour la liberté.

Cette lumière intemporelle, qui éclaire le chemin, et qui rend les Commandos d'Afrique éternels, bien au-delà de leur propre vie.

Gloire à eux, libérateurs du Lavandou, formidables combattants dont le sacrifice et l'exemple ne s'éteindront jamais.

Gloire à vous qui êtes rentrés dans l'histoire et ne quitterez jamais nos cœurs.

Votre âme continue de flotter parmi nous. Elle nous guide. Ce soir, lorsque nous lèverons nos regards vers le ciel, pour applaudir ce feu d'artifice qui vous est dédié, ce sera l'hommage de tout un pays pétri d'admiration et de gratitude pour vos exploits et pour le souffle de la liberté porté par vous, les Commandos d'Afrique, que nous rendrons.

La fusée éclairante, tombant le long de la falaise du Cap Nègre, où vos compagnons d'arme ont offert leur sang, si généreusement, nous la suivrons du regard : elle évoquera ce scintillement des étoiles dans la nuit, dont vous avez été l'éclat du courage dans la pénombre du renoncement.

Et demain, la Patrouille de France qui virevoltera dans le ciel et s'élancera vers l'azur, ce sera aussi pour vous, propulsés vers la gloire.

Ce pays sait ce qu'il vous doit. Et en notre nom à tous, je vous le dis, je vous le crie, pour que tous l'entendent, même de « là-haut », avec respect, avec admiration, avec émotion :

« Vive la mémoire des Commandos d'Afrique, Vive le Lavandou et Vive la France »

Gil BERNARDI
Maire du Lavandou
15.08.2019